NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

68 Nº 4 1946

Le rayonnement du bienheureux Pierre Favre

André NAZE

p. 451 - 458

https://www.nrt.be/es/articulos/le-rayonnement-du-bienheureux-pierre-favre-3757

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE RAYONNEMENT DU BIENHEUREUX PIERRE FAVRE

A l'occasion d'un quatrième centenaire (1)

Premier août 1546... Quatre siècles déjà nous séparent de sa mort. Et pourtant, à la lecture de ses écrits, un charme nous pénètre, aussi fraîchement nôtre qu'un billet d'ami. Car si les pages du « Mémorial », ruisselantes du Saint-Esprit, prennent rang parmi les témoignages qu'attend notre besoin de sincérité, la sainteté qu'on y voit fleurir sur un naturel inquiet vibre tellement à l'unisson de nos désarrois et de nos incertitudes, qu'elle est comme un sourire de Dieu à notre époque.

Or, cette puissance de séduction du Mémorial, je voudrais en relever la trace dans les *lettres* du Bienheureux et, sinon dérouler une démonstration — l'âme de Pierre Favre s'y prête bien peu —, du moins grouper ici, dans une vue raisonnée et savoureuse, certains éléments de ce charme qui fit tant de conquêtes (2).

* * *

I. — « *Sensum Christi habemus* ».

D'emblée, les lettres de Pierre Favre nous révèlent un homme qui se meut en plein monde surnaturel.

Ceci paraîtrait une lapalissade, s'il s'agissait d'un journal intime ; mais dans ces missives chargées de faits, où l'auteur parle de soi aussi peu que possible, les notations spirituelles affleurent trop spontanément pour ne pas trahir une âme dont la grâce est le milieu propre. Qu'on lise par exemple ces finales presque pauliniennes :

> « La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Esprit très saint demeurent avec vous tous, vous remplissant de toute joie et paix » (F. 112).
>
> « Que Jésus-Christ soit dans ton cœur, et que tu sentes son Esprit dans ton corps » (F. 208).
>
> « Je termine ; que Dieu N. S. nous donne à tous grâce entière pour comprendre sa très sainte volonté, la sentir et l'accomplir » (F. 66).
>
> « Puissions-nous toujours sentir et accomplir sa volonté » (F. 51).

Eh bien, pareils souhaits émaillent la plupart de ses lettres et nous livrent sans doute, quel que soit le sens du mot « sentir », facilement équivoque, la donnée fondamentale du caractère de Pierre Favre : une réceptivité, un tact étonnant des choses de Dieu.

On pourrait alléguer ici chaque page du Mémorial, mais aussi tel témoignage fameux d'un contemporain : c'est Favre, le premier, qu'on appela

---

(1) Le Père Guitton a présenté autrefois le bienheureux Pierre Favre à nos lecteurs (*Nouv. Rev. Théol.*, juillet-août 1934). Cette année nous rappelle la mort du grand apôtre, survenue à Rome le 1er août 1546, et nous invite à reparler de lui.

(2) Les chiffres entre parenthèses, précédés d'un F., renvoient à la page des « Fabri monumenta », dans les « Monumenta historica Societatis Iesu ».

« maître affectif ». A Borms, il avait rencontré un grand théologien du pays, Jean Cocleus, et un jour qu'il lui avait montré

> la différence entre savoir et sentir les choses spirituelles, « Gaudeo, observa Cocleus, quod tandem inveniantur magistri circa affectus » (F. 63).

Sans doute ne voyait-on pas souvent réunis dans un homme un savoir si rigoureux et un goût si profond des réalités théologiques. Pierre lui-même souhaitera aux jeunes étudiants de la Compagnie à Paris, de joindre en leurs études « cum scientiae spiritu, sancte quoque sentiendi spiritum » (F. 102).

Nous touchons ici au génie propre de ce contemplatif. L'attention à trouver Dieu partout gouverne tous ses actes, toutes ses réflexions. Et cette attention a créé le climat dans lequel pourra s'épanouir l'expérience essentielle qui soutient son évolution intérieure : *l'humilité*.

* * *

II. — *Humilité.*

L'humilité lui est congénitale. Mais s'il lui avait manqué le sens très averti de la réalité divine qui l'enveloppe, s'il n'avait, plus tard, appris de saint Ignace à chercher Dieu en toutes choses, même dans l'échec et l'angoisse, Pierre Favre n'aurait été peut-être, comme tant d'autres, qu'une victime ballottée et gémissante de son excessive sensibilité. Maintenant au contraire, les « Exercices spirituels », sans rien détruire ni rien masquer de son tempérament, l'ont équilibré, et orienté vers le don de soi une intacte faculté de vibration (3). Désormais, plus occupé du mystère de Dieu que du drame du moi, le sentiment de sa petitesse se doublera d'abandon simple, et son humilité enchantera toujours ceux qu'écrase l'héroïsme de saints gigantesques.

Elle nous charme en effet d'un triple attrait, qui la rend bien accessible : elle est vraie, saine, ouverte.

Vraie, en ce sens qu'elle n'a rien de forcé, de factice, l'humilité de Pierre a crû avec lui.

Imagine-t-on ce petit pâtre, d'une sensibilité virgilienne, devenu étudiant par la grâce de ses bienfaiteurs ; aussi détaché d'ailleurs de son intelligence que si Dieu la lui eût seulement prêtée ; confondu par des tentations impures et une crise de scrupules ; jeté, avec les dix premiers jésuites, dans une aventure sans bornes ; dénué, en face de l'Allemagne hérétique et de l'Espagne bouillante, de tout ce qui ferait le tribun ; comment n'aurait-il pas pleuré son impuissance et ses défauts ? Mais l'humilité vraie rebondit dans la confiance ; appuyé sur le Christ, il sait s'encourager :

> « Tu as plus de pouvoir que tu ne penses ; tu peux plus, par la grâce du Christ, que tu ne crois. C'est la mélancolie qui t'empêche d'y croire » (4).

Et tout en chérissant ses « trois superlatifs : minimus, ultimus, infimus » (F. 362), guidé par celui qu'il appelle « le benoyt Saint Esprit » (F. 204),

---

(3) Ici s'amorcerait une étude plus poussée sur l'esprit ignatien de Pierre Favre, mais ceci déborde évidemment le cadre de cet article.

(4) *Mon. hist. S. J. Epist. P. Nadal*, IV, p. 691.

il se montre capable de si tranquilles audaces et d'une si ferme constance (5), qu'à défaut d'Ignace, Xavier l'aurait choisi comme premier chef de la Compagnie.

Humilité *saine*, car « il est plus parfait de s'oublier que de se mépriser » (6), et malgré son caractère sentimental, malgré la pesante solitude de ses voyages, Pierre nous apparaît, dans ses lettres, comme le contraire d'un homme qui « se » raconte. Il ne raconte que le Christ, les progrès, les espoirs, les vicissitudes du règne du Christ. A l'en croire, la vertu des Exercices spirituels, qu'il donne avec un succès et une maîtrise uniques, ne dépend en rien du talent du directeur. Et quand il doit parler de soi — il le faut bien parfois, sous peine de paraître impersonnel — ses actes, comme ceux des vieux croisés, relatent simplement, objectivement, les « gesta Dei per Fabrum ».

Souvent d'ailleurs, le travail accablant lui interdit de s'épancher à loisir, et dans sa dernière lettre à saint Ignace, ultime souvenir où l'on voudrait tant respirer toute son âme, le parfum d'amitié, de filial attachement se devine, mais emporté dans le souffle de l'action :

> « ...Je ne m'étends pas davantage, car on me dit que le courrier va partir cette nuit, et il est déjà dix heures du soir. Que le Seigneur soit avec tous. Que votre Révérence me pardonne mon si grand retard, et me garde toujours en sa mémoire. De Barcelone, le 21 juin 1546. De Votre Révérence le plus petit enfant et le compagnon de service en N. S. Pedro Fabro » (F. 434).

Mais cette force sur laquelle il branche sa petitesse. Pierre Favre la cherche dans le contact avec son chef et l'union à ses frères. Et c'est par cette *ouverture* au Christ visible, au Christ consolateur, que son humilité devient exquise.

Dans la formule de sa profession, envoyée de Ratisbonne à saint Ignace, il supplie ce dernier « d'accepter son vœu et de le recevoir en l'incorporant, quoique indigne, dans sa sainte Compagnie » (F. 117). Il se déclare « le plus petit de ses fils » (F. 397, 434, etc.) ; il le conjure de ne pas l'oublier :

> « Je demande seulement à Votre Révérence, pour l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'elle ne m'oublie pas dans ses prières et saints sacrifices, parce que mes nécessités spirituelles et temporelles vont toujours croissant de pair avec les miséricordes et grâces que me fait sa divine Majesté, parmi lesquelles j'en compte une, qui est de me donner beaucoup de foi et d'espérance dans les prières de Votre Révérence... »

Et il ajoute en Post-scriptum :

> « Si V. R. me recommande de sa propre bouche à tous les frères de la maison et à tous ceux de la Compagnie, je sais qu'ils me tiendront plus intimement pour tel, c'est-à-dire pour recommandé par V. R., et ainsi ils m'aideront davantage dans leurs prières » (F. 387).

---

(5) Cfr le billet, sobre et vigoureux, à Martin de Santa-Cruz, tenté de découragement. « Frère très cher, ...Ne succombez pas sous le faix. Et puisque les peines et la croix se multiplient ou croissent, multipliez-vous de même dans le Christ Jésus, et croissez en Lui. Ne demandez jamais un allègement de votre fardeau, mais un surcroît de forces. Je ne cesse de me représenter la grosse charge qui pèse sur vous, mais N. S. me donne l'espérance, et en cette espérance le courage et tout ce dont vous aurez besoin. Soyez donc viril, fortifiez votre cœur, soutenez l'obéissance de Dieu. Je n'en dis pas davantage. Votre frère en notre Seigneur. Pierre Favre » (F. 387).

(6) G. Thibon.

Saint Ignace lui reproche de ne pas soigner ses lettres ; Pierre accueille la leçon comme... un novice :

> « Je n'ai pas oublié les nécessaires réprimandes que vous m'avez faites dans vos dernières lettres, sur le fait de ne pas jeter du latin dans les miennes. Vous voyez que je ne sais pas encore me conformer à votre désir, pour ne pas trouver ainsi, dans ma hâte à écrire, les mots et les expressions castillanes. De sorte que toutes mes lettres sont obscures, mal ordonnées, pleines de phrases latines et de vocables. Pardonnez-moi, si vous pouvez souffrir ce style ; sinon, j'essayerai d'étudier et de préméditer mieux ce que j'écris confusément et sans rien ponctuer » (F. 80).

La lettre suivante est impeccable, mais, quinze jours plus tard, les panachures de latin renaissent... et saint Ignace n'insiste pas sur ce détail, assuré qu'il est de la bonne volonté de son disciple :

> Vous connaissez, lui écrit Pierre, « le grand désir que je dois avoir de vos lettres, afin de comprendre ce que j'ai à faire. Car vous savez bien la différence qu'il y a entre se mouvoir par soi-même et être mû par la voie de la sainte obéissance » (F. 162).

Mais si son âme d'apôtre a soif d'obéir, son cœur délicat a besoin de l'aide et de la joie fraternelles. Il souffre des séparations (cfr F. 30, 34), sacrifices pénibles dont il espère la récompense dans l'au-delà ; et quand des nouvelles lui arrivent, il exulte et ne se lasse pas de relire ces bienheureux messages, porteurs de grâces et de joie :

> « Le jour de Pâques (1541) j'ai reçu un paquet de vos lettres, avec des copies de ceux de Paris, Bobadilla, Araoz, etc. Le Christ, qui ce jour-là est ressuscité des morts, sait bien si elles m'ont fait perdre quoi que ce soit du goût d'une telle fête ! Rien, en aucune d'elles, qui ne soit pour louer le Consolateur et provoquer à une sainte émulation le faible que je suis... » (F. 87).

Aussi, rester quarante jours sans courrier, quelle désolation... Il écrit à saint Ignace, de Ratisbonne, le 28 mai 1541 :

> « Je vous ai déjà donné à entendre mon malheur de n'avoir plus reçu aucune lettre de vous depuis Pâques ; si bien qu'après m'avoir réjoui et aidé ainsi à mieux ressusciter, vous me laissez passer plus de quarante jours in fortitudine illius visitationis (...) Que Dieu notre Rédempteur soit loué et glorifié de tout ; car je suis sûr de ne pas mériter qu'un tel bien me vienne pour ma récréation spirituelle ; mais je ne mérite pas non plus que Dieu Notre-Seigneur m'inflige de telles pénitences, capables de me rappeler au vif tous les biens reçus jusqu'ici par vos mains » (F. 106).

Deux semaines plus tard, le courrier n'arrive pas encore :

> « De moi je ne sais que dire, sinon que mon étonnement croît toujours du fait que depuis Pâques je n'ai mérité de rien recevoir de vous » (F. 111).

A Madrid, cette privation sera sa « seule adversité » (F. 126), mais elle ne sera « pas petite », car il a besoin d'affection. Une lettre à Wishaven ne s'achève-t-elle pas sur ce mot touchant :

> « Au revoir donc, frère très cher, continue à m'aimer et à bien prier pour moi » (F. 245).

En vérité, celui dont on a dit que « nul ne posséda jamais avec plus de plénitude l'esprit ignatien » (7) n'avait pas un cœur de bronze.

* * *

III. — *Charité de jugement.*

Avec une telle humilité, nul ne s'étonnera de trouver chez Pierre Favre, à l'égard de ses frères, une inconfusible charité de jugement.

Celle-ci n'est-elle pas complémentaire de celle-là ? Et si la grâce de Dieu, épousant notre faiblesse, la dilate dans l'humiliation, ne veut-elle pas surtout incliner dans un respect, une bienveillance profonde, nos puissances les plus intimes, leur laisser pressentir, leur faire seconder son travail mystérieux dans l'âme d'autrui ?

De tout son être, Pierre veut coïncider avec le mouvement même de Dieu qui éclaire et attire le moindre de ses frères, et comme il sait, en bon thomiste, que l'intelligence dirige l'amour, c'est à sa faculté de juger qu'il applique d'abord son inspiration charitable.

Ici peut-être culmine sa sainteté. Pour qui connaît en effet notre aptitude naturelle à condamner, et l'effort subtil que réclame parfois l'accueil de toutes choses, cette « hospitalité de l'intelligence » apparaîtra comme un des sommets du renoncement et comme le fruit parfait de la charité.

C'est pourtant dès le seuil de sa virilité spirituelle que Pierre a senti le besoin de conquérir au plus tôt cet objectif (8). Trop perspicace pour ignorer les défauts d'autrui, trop délicat pour ne pas en souffrir, il a lutté pour sortir du réalisme tronqué, pour attacher son regard et son cœur aux seules qualités des hommes. Ces péchés, ces défauts irritants, il les sait, hélas, trop réels, mais il prend garde qu'ils lui dérobent le réel profond, l'Esprit de Dieu, qui habite et meut quand même ces pauvres gens.

Ainsi, dès l'abord, il veut poser sur le prochain un regard pur et ouvert :

> « Quand nous voyons, dit-il, en route, des inconnus, fussent-ils des soldats ou d'autres hommes, nous devons rejeter tout soupçon à leur endroit, et au contraire penser qu'ils sont bons, bien prier pour eux de cœur, et nous unir à eux, pour ainsi dire, par le lien de la charité et de l'amour ; ce sera le moyen de fuir la peur, les jugements téméraires, et le reste » (9).

Et si d'indéniables défauts l'agacent, il recourt à la sainte vertu de bonhomie :

> « La simplicité et la bonté doivent l'emporter parfois sur la raison naturelle : quoique celle-ci nous pousse à nous fâcher, à nous attrister, celles-là doivent tout supporter » (10).

Car en toutes choses, uniquement soucieux d'« édifier leurs consciences » (11), il veut leur ouvrir toutes grandes les portes de son cœur (F. 222). Mais Pierre a senti que cette charité passe les forces humaines : il faut que le Christ lui-même nous élargisse à ses dimensions :

> « Plaise à Dieu Notre-Seigneur que désormais, plus je me dilaterai en passant par tant de nations et par une telle variété d'humaines misè-

(7) P. Dudon, S. J., *Saint Ignace*, p. 212.
(8) Cfr *Mémorial*, nos 11, 25, 39.
(9) *In epist. P. Nadal*, IV, p. 637.
(10) *Ibid.*, p. 639.
(11) *Ibid.*, p. 637.

res corporelles et spirituelles, plus il veuille dilater mon âme en charité, humilité et patience » (F. 50).

Mais, de nouveau, pour entrer dans ce courant d'amour, pour le capter, il nous faut tendre toutes nos antennes spirituelles :

« Je ne doute pas, écrit Pierre à propos du cardinal Guidiccione, hostile à la Compagnie, je ne doute pas que le cœur de Dieu ne lui soit ouvert et ne l'enveloppe des marques d'une amoureuse et sympathique charité ; cette charité, puissions-nous savoir et vouloir l'entendre avec une inclination profonde de nos oreilles spirituelles, la voir par le sentiment de notre esprit, la respirer en courant après elle, la goûter avec un désir parfait de nous en rassasier, et finalement nous unir à elle d'un tact si parfait qu'en vérité nous puissions dire : tenui illam nec dimittam » (F. 134).

Plongé dans cet amour, il en boit toute la force et ne redoute plus les séparations meurtrissantes ; car qui désunira ceux qui communient dans le Christ ? — Dans un adieu ému à la communauté de Coïmbre, Pierre engage ses frères cadets dans cette béatifiante perspective :

« Je parle pour ceux que le départ de leurs amis attriste davantage... Il faut qu'entre nous ne subsiste qu'un seul milieu, le Christ, médiateur de Dieu et des hommes, qui est tout en tous. Lui donc, retenons-le à nos côtés, et qu'en lui comme dans la source chacun cherche et soi-même et son frère. Cherchons-nous les uns les autres, regardons-nous mutuellement dans notre origine, notre cause, notre principe. Si quelqu'un me veut présent, qu'il me regarde dans mon prix, c'est-à-dire qu'il regarde le prix dont j'ai été racheté » (F. 311).

Mais, loin de tarir en lui la source de l'humaine tendresse, son union au Christ affine son désir d'entrer avec lui dans l'intimité des hommes, pour y porter la lumière :

« Au début, écrit-il de Coïmbre à saint Ignace, j'ai eu peur que ceux d'ici ne m'acceptent pas, ne veuillent pas m'ouvrir le désiré et bien-aimé trésor de leur cœur... » (F. 299).

La charité totale, Pierre Favre l'a donc prêchée d'exemple, comme tous les saints ; mais bien peu ont pensé comme lui à codifier la charité de jugement.

« La règle pour gagner quelqu'un à Dieu, écrit-il, c'est de déployer envers lui cette ferveur de charité que tu as pour tous, et de n'éprouver ni manifester aucune amertume, aucune irritation contre lui » (12).

Cette sérénité volontaire et gracieuse, il la juge indispensable au ministère du confessionnal :

« ...ubique in confessionibus audiendis (...) fueris mitis ac mansuetus, spiritum servans lenitatis, non permittens in te spiritum amaritudinis, aut alium quemvis, qui te afficiat taedio ex poenitentis quacumque importunitate... » (F. 251).

Et pour l'apostolat des hérétiques, sur quoi Laynez avait sollicité son avis, avant toute diplomatie, Pierre insiste sur la nécessité d'une profonde ouverture de cœur :

(12) *Loc. cit.*, p. 647.

« La première règle, à qui veut être utile aux hérétiques, est de veiller à avoir une grande charité pour eux, et à les aimer en vérité, chassant de son esprit toutes les pensées qui refroidiraient son estime. La seconde, qu'il est nécessaire de leur gagner le cœur, pour qu'ils nous aiment... » (F. 400).

Mais, avant de ramener les brebis égarées, il faut assurer la concorde au bercail, et sur ce chapitre délicat de la charité domestique, Favre a su attirer l'attention, préférant à une bienveillance facile pour les pécheurs qui passent, la patience aimable à l'égard du prochain immédiat :

« Il faut veiller, écrit-il, à garder la bonne opinion que l'on avait de ses confrères dans les débuts. Et si on leur trouve un défaut notable, il ne faut pas pour autant perdre la bonne estime qu'on leur portait, ni laisser entrer dans notre âme aucune amertume ni passion contre eux... Il ne faut juger personne, non seulement en paroles, mais aussi autant que possible en pensée... » (F. 286).

Enfin, il faut mentionner une lettre dont l'apographe est conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles : petit traité de la charité fraternelle, ce document unique vaut qu'on en cite les points essentiels :

« En premier lieu, combattant partout ton sens et ton jugement propres, veuille toujours, défends, excuse, seconde, accomplis la volonté de ton frère.

2° En cas de divergence de vues, même si tu penses avoir complètement raison, ne te sépare de ton frère ni en paroles, ni même en pensée.

3° Ne regarde jamais aux défauts de tes frères, à moins que leur gouvernement et leur correction ne t'incombent ; mais d'un œil perspicace, regarde et imite, autant qu'il te plaira, leurs vertus et leurs manières les plus conformes à la règle.

4° Examine souvent, non quelle vertu te pare, qui te rende préférable aux autres, mais vers quel vice tu penches, qui te place après tout le monde.

5° Dès qu'une erreur, un excès de ton frère éveille en toi du dégoût ou de l'indignation, tourne-toi aussitôt contre toi-même, qui nourris cette rancœur et ces jugements téméraires.

6° Si l'amertume te remplit, coupe le mal en sa racine : va exposer ces sentiments à celui qui peut les arracher. Il y a encore un moyen, plus difficile, mais d'autant plus adéquat : va les découvrir, ces maladies et ces faiblesses de ton âme, non seulement à celui qui peut les guérir, mais à ton frère antipathique ; avant d'aller dormir, ouvre-toi humblement à lui : pareil abaissement rallume le feu de l'amour fraternel, et soufflette le démon de l'orgueil.

7° Plus on s'attache aux imperfections et aux vanités d'autrui, plus on se rend vil et bas. Car, de même qu'en élevant son âme aux choses divines, par une sorte de métamorphose, et surtout par le goût et la douceur que Dieu communique, l'homme devient céleste et divin, ainsi celui qui rampe, esclave de ses penchants, et ne voit que les pieds, c'est-à-dire les défauts de ses frères, brûle souvent lui-même de nombreuses passions.

8° Il faut livrer une guerre sans trêve à ton jugement et à ta volonté propres. L'ennemi n'est pas seulement l'esprit de péché, mais tout ce qui n'émane que de ton sens propre » (F. 147-149).

Lorsqu'une âme s'est à ce point vidée d'elle-même, ne devient-elle pas transparente de la grâce et, à son approche, les hommes, secrètement affamés de la bonté de Dieu, peuvent-ils retenir leur confiance qui déborde ?

Aussi, au jeune apôtre qui serait venu lui demander conseil, Pierre Favre n'aurait sans doute enseigné d'autre recette que ce total dépouillement cha-

ritable : c'était là le fond de son âme, qui lui tenait lieu de stratégie. Car moins que personne il n'a cru qu'une méthode pût dispenser du don cordial, et nulle part on ne trouve, dans le récit de ses conquêtes, l'éloge d'un procédé.

En Alcala de Henarez il écrit :

> « Je me suis lié avec le vicaire général d'une incroyable amitié, de sorte qu'il m'a communiqué son âme comme si j'avais été son confesseur, me montrant une volonté parfaite et un désir très vif de faire les Exercices... Le début d'une liaison si intime fut bien humble : le premier matin que nous arrivâmes là, je voulus dire la messe à Sanyuste, et le sacristain me donna un gamin pour me conduire chez le vicaire général, demander la permission, comme étranger inconnu... Arrivé chez le vicaire, il m'interrogea, et je répondis, en pèlerin que j'étais ; et de fil en aiguille, il me fit entrer dans la salle, puis dans sa chambre, ensuite il me fit asseoir, et nous voilà entrés dans toutes nos affaires. Nous passâmes quelque deux heures en conversation ; il me conduisit à l'église, et puis m'invita à venir dîner avec lui, ce que je fis. Après dîner, nous nous sommes enfermés encore deux heures, quand il y avait plus de quarante personnes à faire antichambre... » (F. 129).

* * *

Telle est l'âme de Pierre Favre, et son rayonnement n'a point d'autre secret.

Si nous découvrons dans un homme, avec la science et la culture, une humble délicatesse et une sympathie intuitive, nous sommes séduits ; mais si d'aventure un contact plus étroit nous révèle en lui un grand familier du bon Dieu, alors notre amitié devient un culte, et notre admiration s'agenouille.

Humilité, charité de jugement, deux mains jointes sur une respiration de prière. Ces deux mains, il faut les dénouer, et, d'un regard, descendre jusqu'à l'âme, comme on déplie avec respect l'un de ces triptyques merveilleux, au centre desquels resplendit un visage du Christ.

André NAZÉ, S. I.